



Ars Electronica au revoir vie privée

LE FESTIVAL ARS ELECTRONICA, CHAQUE ANNÉE, RÉVÈLE LES PRINCIPALES TENDANCES ET SE DEVAIT, EN 2007, D'OCCUPER ENFIN UNE PLACE AU SEIN DE SECOND LIFE. CETTE VINGT-HUITIÈME ÉDITION, AU TRAVERS DE SON SYMPOSIUM INTITULÉ "GOODBYE PRIVACY", ÉTAIT AUSSI L'OCCASION D'UNE RÉFLEXION PLUS GÉNÉRALE SUR LA NOTION DE VIE PRIVÉE, À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE. QUANT À L'APPARITION D'UN NOUVEAU PRIX RÉCOMPENSANT LES ŒUVRES D'UN ART "HYBRIDE", ELLE MET EN LUMIÈRE L'ÉMERGENCE D'UN CHAMP ESTHÉTIQUE QUI INTERROGE LE VIVANT.

- 1- La Pfarrplatz de Linz pendant Ars Electronica.
- 2- La Pfarrplatz dans Seconde Life, après le festival.



- 3- Eva & Franco Mattes, "Synthetic Performance", 2007 (performance virtuelle dans Second Life).
- 4- Aram Bartholl, "Missing Image", 2007 (tee-shirt).
- 5- Manu Luksch, "Faceless", 2002-2007 (vidéo).

La Pfarrplatz de Linz, recouverte de sable en ce début septembre, a les allures d'une plage. Les festivaliers, confortablement installés dans leurs transats, peuvent ainsi se connecter à l'autre place, copie conforme de la précédente, mais dans Second Life, en utilisant les ordinateurs qui font partie du dispositif. Alors que faire, si ce n'est converser, via un clavier, avec quelqu'un qui, sans doute, ne se trouve qu'à quelques mètres ? À moins d'en profiter pour aller sur Cosmos Island afin d'assister, en ligne, à l'une des performances reconstituées par les artistes du collectif italo-américain 0100101110101101.org.

La *Synthétique Performance*, d'Eva et Franco Mattes, reconstitue celle de Joseph Beuys réalisée en 1982 à la Documenta 7, lorsqu'il avait fait déposer 7 000 colonnes de Basaltes à Kassel. L'acte était aussi symbolique que monumental puisque l'artiste allemand proposait aux acheteurs de planter un chêne,



au pied duquel ils s'engageaient à déposer la colonne préalablement acquise. Le dernier arbre fut planté cinq ans plus tard, pendant la Documenta 8, alors que la dernière colonne disparaissait enfin de Kassel. Vingt-cinq ans plus tard, la question de savoir en combien de temps cette seconde série de colonnes s'éclipsera est d'autant plus pertinente à l'ère des bouleversements climatiques.

LES AVATARS

Où suis-je exactement ? : une autre question que l'on se pose en passant alternativement de la Pfarrplatz du quartier de Linz, rebaptisé Second City pour l'occasion, à l'autre place dans Second Life. D'autant que des artistes, à l'instar de l'Allemand Aram Bartholl, participent à brouiller les pistes en empruntant les codes visuels des mondes virtuels pour les réinjecter dans le réel. Ainsi, il n'est pas rare, sur la Marienstraße, de croiser des gens qui portent, au-dessus de leur tête, le nom d'avatars qu'ils ont confectionnés durant le Workshop intitulé "Wow". D'autres ont opté pour le tee-shirt sur lequel on déchiffre difficilement les mots "missing" et "images". Aram Bartholl, ici, s'est inspiré du message qui, parfois, remplace la texture des vêtements de nos avatars sous Second Life.

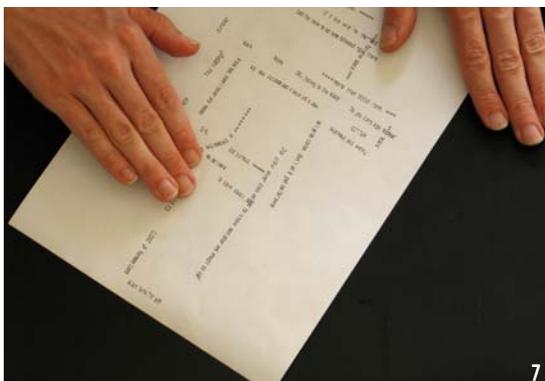
Et puis il y a ceux qui sont tentés par l'offre promotionnelle d'un autre artiste allemand, Joachim Stein : il a emprunté les codes marketing propres à l'univers de la cosmétique afin d'établir une proposition commerciale baptisée *Become your Avatar*. Tous les habitants des mondes virtuels sont jeunes et beaux, mais qu'en est-il du retour à la vie réelle avec, par exemple, quelques kilos en trop ? Fort du constat de cette insupportable différence, Joachim Stein propose une solution complète, allant de l'usage des compléments alimentaires à la pratique de la chirurgie esthétique, ayant pour unique objectif de nous aider à ressembler davantage à notre autre nous, notre avatar en ligne. Même le coiffeur du quartier est impliqué dans l'opération et propose des coupes de cheveux aussi extravagantes que celles des habitants de Second Life.



Tout cela, bien entendu, sous le regard des multiples caméras de vidéosurveillance essaimées à travers la ville.

UNE ESTHÉTIQUE DE LA VIDÉOSURVEILLANCE

L'artiste autrichienne Manu Luksch, qui vit à Londres, nous explique, durant l'une des conférences du symposium "Goodbye Privacy", que les systèmes de vidéosurveillance, au Royaume-Uni, comptent parmi les plus denses et les plus sophistiqués de la planète. Avant d'ajouter : "Ses habitants sont les plus observés du monde." C'est donc naturellement au Royaume-Uni, et plus précisément à Londres, que la fondatrice d'Ambient TV a réalisé, durant ces cinq dernières années, le film *Faceless*. Il s'agit d'un long métrage d'un nouveau genre puisque, conformément au manifeste destiné aux cinéastes CCTV (Closed Circuit Television), il a été intégralement filmé par des caméras de vidéosurveillance. La démarche, dans cette expérience, est aussi novatrice que le résultat est étrange. Elle consiste tout d'abord à repérer des sites vidéosurveillés pour y jouer le rôle d'une jeune femme qui, entourée de personnes sans visage, retrouve miraculeusement le sien. L'artiste a ensuite invoqué une loi britannique, nommée Data Protection Act et dédiée à la protection des données, pour obtenir les séquences des scènes "filmées". Mais les responsables des systèmes de vidéosurveillance, lorsqu'ils se plient à cette loi, sont tenus de préserver l'anonymat des tierces personnes et suppriment par conséquent leurs visages. Manu Luksch, à l'occasion du festival, a décidé d'exposer quelques extraits de ses multiples échanges épistolaires avec des sociétés de vidéosurveillance. Ainsi, nous sommes à même d'observer, d'analyser les pratiques de ceux qui, d'ordinaire, nous surveillent. Quant au trailer de *Faceless*, il est accessible sur YouTube, là où des fragments de vie privée sont délibérément déposés par des publics en quête de célébrité. Les images y sont saccadées, les couleurs saturées, les espaces des "décors" déformés par les focales des objectifs et, surtout, les visages sont



masqués ou découpés, à l'exception d'un : celui de l'actrice principale.

Le prix le plus attendu du festival, depuis sa création, est le Golden Nica dans la catégorie Art interactif. Il a été remis cette année à l'artiste indien Ashok Sukumaran, pour son dispositif *Park View Hotel* (2006). L'auteur est déjà connu de Gerfried Stocker et Christine Schöpf, les directeurs artistiques du festival Ars Electronica, pour avoir remporté une mention d'honneur en 2005 avec *Glow Positioning System*. Ses deux installations/performances procèdent du même désir : celui d'offrir aux passants la possibilité de contrôler partiellement, en 2005, un espace public et, en 2006, des espaces privés. Le dispositif *Glow Positioning System* permettait en effet aux passants d'illuminer, dans un sens comme dans l'autre, les façades d'une place de Bombay en activant une manivelle, alors que *Park View Hotel* autorisait ceux qui se trouvaient dans un parc de San José à activer les lumières intérieures des chambres d'un hôtel. C'est avec ce second dispositif, semblable à un télescope, que le public de l'OK Centrum, où sont exposés les prix de l'année, pouvait "surveiller" les employés d'un bureau situé dans le bâtiment qui leur fait face. Ici encore, il est possible d'allumer à distance les lumières des espaces privés que l'on observe. Et les médiateurs de nous prévenir : "Les employés observés sont consentants." Quel soulagement !



- 6- Ashok Sukumaran, "Park View Hotel", 2006 (performance vidéo).
- 7- Julien Maire, "Digit", 2006-2007 (performance).
- 8- Yoshimasa Kato & Yuichi Ito, "White Lives on Speaker", (performance audio).

Adresses Web

- Ars Electronica : aec.at
- Second Life : secondlife.com
- Eva & Franco Mattes : 0100101110101101.org
- Aram Bartholl : datenform.de
- Joachim Stein : becomeyouravatar.com
- Manu Luksch : ambienttv.net
- Ashok Sukumaran : out.in
- Julien Maire : julienmaire.ideenshop.net
- White Lives on Speaker : wlos.jp
- SymbioticA : symbiotica.uwa.edu.au
- The Tissue Culture & Art : tca.uwa.edu.au
- Cloaca : cloaca.be

LA PENSÉE MATÉRIALISÉE

Il y a quelque chose de magique dans le fait d'illuminer la pièce que l'on observe à distance, mais là n'est pas le propos d'Ashok Sukumaran puisqu'il nous décrit les technologies mises en place. Julien Maire, quant à lui, reste silencieux durant sa performance *Digit*, conçue en 2006. L'artiste français est assis à une table et fait apparaître des lignes de texte en glissant méticuleusement l'index de sa main droite sur une feuille de papier qui semble pourtant bien normale. Il apparaît totalement absorbé par les calligrammes qu'il réalise en changeant parfois l'orientation de la page. Dans le public, nombreux sont ceux qui cherchent à comprendre. Y a-t-il un ordinateur dissimulé quelque part ? S'agit-il d'un procédé mécanique ou chimique ? D'autres s'abandonnent à l'idée que la main de Julien Maire constitue la seule interface entre l'esprit et la feuille, entre la pensée de l'artiste et sa matérialisation sous la forme de poésies visuelles évoquant les premiers recueils de poèmes de Guillaume Apollinaire.

La performance des artistes japonais Yoshimasa Kato et Yuichi Ito, *White Lives on Speaker*, s'articule aussi autour de l'idée d'une pensée matérialisée. Les performeurs proposent aux membres du public désireux de participer à l'expérience de saisir les ondes Alpha et Beta de leur cerveau en disposant des électrodes sur leurs crânes. Une mixture blanche faite d'amidon de pomme de terre et d'eau, à l'autre extrémité de ce "processus de conversion", a été déposée sur la membrane d'un haut-parleur. Cette même mixture, dès lors que le haut-parleur émet des sons saccadés, s'anime au contact des vibrations de la membrane. Elle prend littéralement vie et chacun y voit ce qu'il



9-The Tissue Culture & Art Project, "Victimless Leather", 2004 (culture de tissu).

10- Wim Delvoye, "Personal Cloaca", 2007 (installation).



veut, ce qu'il peut. Ici, un éléphant, là, des oreilles ou des asticots ! Le "film d'animation" qui se joue sous nos yeux pourrait aussi bien avoir été réalisé en trois dimensions et l'abstraction a cela de pratique que l'on s'y projette aisément. Et puis il y a le jeu des regards entre celui ou celle dont la pensée semble se matérialiser et ceux qui l'observent. Voit-il ce que je vois ? L'esprit de cette personne n'est-il pas foisonnant ! Peu de temps avant la fin de l'expérience, les artistes proposent aux cobayes volontaires de manipuler ces sculptures animées et, par conséquent, de toucher du doigt quelques pensées du moment, à moins qu'il ne s'agisse des sentiments de peur ou d'obsession ancrés plus profondément.

DU BIOLOGIQUE DANS L'ART

Ce n'est pas à un artiste ni à collectif que le tout nouveau Golden Nica de la catégorie Art hybride a été décerné, mais à un laboratoire de recherche australien en art et science intitulé SymbioticA, fondé en 2000. Celui-ci est surtout connu au travers des "entités semi-vivantes" issues du programme de recherche TC & A (Tissue Culture & Art), initié par Oron Catts et Ionat Zurr. Ces derniers ont déjà montré leur travail en France, notamment durant l'exposition "L'Art Biotech", organisée par Jens Hauser au Lieu Unique de Nantes. Ils décrivent ainsi leur pratique au sein du catalogue édité, en 2003, pour l'occasion : "Généralement, le processus commence par la construction de structures de la forme désirée en polymères biodégradables et bioabsorbables, qui sont ensuiteensemencées avec des cellules vivantes provenant d'organismes complexes, puis cultivées dans des bioréacteurs." Ces mêmes artistes chercheurs ont, en 2003, consommé de la viande "sans victime" durant un repas performance au cours duquel ils mangeaient des steaks de grenouille devant l'animal ayant fourni les cellules cultivées artificiellement. Le blouson de cuir, qu'ils ont confectionné l'année suivante en mélangeant des cellules de porcs, de souris et d'homme, à lui aussi été "cultivé" et nous dit à quel point la frontière séparant l'homme de l'animal est en train de s'effacer progressivement.

L'usage des biotechnologies, jour après jour, repousse les barrières du possible et c'est sans doute ce que les artistes chercheurs Oron Catts et Ionat Zurr nous révèlent avec ironie en 2002 lorsqu'ils "sculptent" des ailes en cultivant des cellules de porcs. Ne dit-on pas, en anglais, que l'impossible deviendra possible "when pigs fly" ?

Et s'il est une œuvre qui symbolise parfaitement l'usage des biotechnologies dans le champ de l'art, c'est bien *Cloaca*. Son auteur, l'artiste belge Wim Delvoye en a du reste réalisé quatre versions, avec toujours le même objectif : concevoir artificiellement des excréments semblables en tous points à ceux des humains. Le premier modèle, inaugurée en 2000 à Anvers, est composée de six réservoirs de verre reliés par des tubes et contenant notamment des bactéries et autres enzymes. Elle représente, sur une douzaine de mètres de long, un tube digestif humain. Elle est nourrie d'aliments en entrée et rejette la précieuse matière en sortie. L'idée n'est pas nouvelle puisque l'inventeur français Jacques de Vaucanson, au XVIII^e siècle, avait déjà conçu un canard automate qu'il prétendait capable de digérer la nourriture pour la rejeter sous forme de fiente. Quant à l'idée de considérer des matières fécales comme des œuvres, elle est plus récente puisqu'il faut attendre le début des années soixante pour que l'artiste italien Piero Manzoni conditionne quelques-uns de ses excréments dans une série de boîtes de conserve intitulée *Merda d'artista*. Notons que le prix au gramme de ces selles conditionnées a, depuis longtemps, dépassé celui de l'or. Mais revenons à *Cloaca* qui, dans sa seconde version peut être commandée à distance grâce à un modem embarqué. Ou quand l'art rencontre les sciences et les technologies... On est donc guère surpris, en cette période de mobilité, de découvrir la version portable, ou plutôt transportable, de *Cloaca* à Linz. Elle se nomme *Personal Cloaca* et se présente sous la forme d'une machine à laver augmentée d'une capacité : celle de produire de la merde. Mais quelle ne sera pas la déception de ceux qui, tentés d'acquiescer ses précieuses déjections, apprendront sur le site Web www.cloaca.be que la dernière des cent unités, emballées sous vide et signées de l'artiste, a été vendue en mars 2003.

Personal Cloaca n'a obtenu qu'une distinction, le Golden Nica en Art hybride revenant à SymbioticA. Mais, si l'intérêt d'Ars Electronica pour les pratiques artistiques induisant l'usage des biotechnologies n'est pas nouveau, la création, cette année, d'un prix dédié à de telles pratiques est un signe fort qui consacre l'avènement d'un champ esthétique émergent : celui du vivant.

Dominique Moulon



Des images, du temps et des machines

Le dernier ouvrage d'Edmond Couchot porte sur les relations entre les images et les machines, entre les images et le temps. L'approche y est chronologique et permet de mieux appréhender le rapport des images, allant de celles du Moyen Age à celles d'aujourd'hui, avec leur propre temporalité, au travers de l'évolution des techniques puis des technologies.

Des images, du temps et des machines, Edmond Couchot, éditions Jacqueline Chambon, 339 pages, 29 euros.

L'inventaire des choses

L'association Biennale internationale des Poètes en Val-de-Marne vient d'éditer une anthologie internationale de poésie contemporaine intitulée *L'inventaire des choses*. Ce recueil regroupe les poèmes d'une quarantaine d'auteurs aussi différents que John Cayley (shadoof.net) qui associe des objets multimédias ou Eduardo Kac (ekac.org) lorsqu'il conçoit des biotopes. Dans les deux cas, au service de la poésie.

L'inventaire des choses, éditions Action Poétique, collection Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne, 15 euros.



Le monde de Naphtaline par EZ3kiel

L'univers visuel si particulier du groupe de musique EZ3kiel est désormais décliné sous de multiples formes. Au site Internet www.ez3kiel.com, dont l'interactivité est remarquable, s'est ajouté, il y a quelques mois, le DVD-Rom *Naphtaline*, accompagné d'un CD audio. Plus récemment, durant le dernier festival Nantais "Scopitone" (scopitone.org), les membres du groupe ont inauguré la première installation audio-visuelle interactive d'une série. A suivre...

EZ3kiel, The Naphtaline Word (Dvd vidéo Et DVD-Rom) Et The Naphtaline Song (CD-audio), 25 euros.

